

Le cortège s'avancait lentement. Calao avait fait placer sur le flanc de son convoi plusieurs lascars qui distribuaient à tout venant des rasades d'alcool contenant un soporifique.

La nuit venait ; l'obscurité régnait déjà dans les cases, Calao avait choisi son moment.

Le sinistre cortège était à la hauteur de la première hutte du village. Boukra commanda la halte. Il sonda du regard les alentours, puis il dit :

— Rien, nous pouvons nous avancer sans crainte. Femme, continuait-il en interpellant brusquement Catherine, il est temps encore, veux-tu être mon associée ?

Elle ne répondit que par un mot :

— Jamais !

— N'en parlons plus, dit Calao. Tu préfères le déshonneur, tu y cours.

Le cortège approchait de la case du roi.

Louma rugissait comme un fauve dans son gourbi.

Le négrier détacha quelques hommes pour connaître la cause de ces hurlements.

— Il s'impatiente, dirent les hommes à leur retour.

Quelques minutes plus tard, les six porteurs remettaient Catherine entre les mains des esclaves noirs de leur impatient souverain.

XXXXIX

CE QUE PEUT LE DÉVOUEMENT

Revenons sur nos pas et rejoignons Paul et ses compagnons au moment où ils s'élancent pour tourner le village.

Henri avait dit :

— Courons !

Et ils avaient courus.

Il avait remarqué que le village se vidait, que ses habitants s'empressaient de se rendre à la fête, là où l'on distribuait gratuitement de l'eau de feu. Le fiancé de Catherine entre-voyait la possibilité d'arriver assez près de la case royale pour s'y faire tuer sous les

yeux de sa bien-aimée. La revoir avant de fermer les yeux pour toujours, tel était son dernier mobile.

— Luttons encore, qui sait ? se disait-il en courant.

Ils allaient, en se dérochant parmi les grandes herbes. Ils arrivèrent sans encombre à cinquante pas de la plus prochaine case, là Susse et Laurent furent laissés en arrière-garde. Henri regarda un moment.

— Allons, dit-il, vers cette hutte. Tant pis pour ceux qui l'habitent, s'ils nous sont hostiles.

— Bravo, frère, répondit Paul.

— En silence à coups de couteau, ajouta Henri à voix basse.

Arrivés à la case, ils y entrèrent. Une vieille femme l'habitait seule. Elle était malade, perclue.

Henri s'approcha d'elle et lui dit :

— Nous sommes des amis. Au nom de ton fils le plus cher, de ta mère qui te voit du pays des fétiches, tais-toi ! Si tu cries, toute la tribu sera massacrée par ton imprudence.

La vieille trembla de tous ses membres; elle promit de mourir plutôt que de prononcer une parole. Von Ruff lui avait montré son long couteau; ce simple signe valait un long discours.

Criquet fouillait la case du regard, il aperçut une grande pièce d'étoffe blanche. Il se l'appropriâ sans mot dire.

Ils sortirent de la case et se dirigèrent vers le *palais*. C'était au moment où la fête était le plus animée. Les cases ne contenaient que des malades ou des femmes.

Ils approchaient du but, lorsque Henri étendit les bras comme pour commander : halte. Il venait d'apercevoir une ombre se glisser au coin d'une hutte. Il attendit une seconde, puis s'élança sans parler.

Ses compagnons l'avaient vu s'introduire dans la hutte. Ils allaient y pénétrer à leur tour, Henri en sortait déjà.

— Silence, dit-il, ceux-là ne nous gêneront pas.

— Combien ? fit Paul.

— Deux négriers, la gorge ouverte jusqu'à la colonne vertébrale. Deux revolvers américains; qui les veut ?

— Gardez-les, fit Criquet à voix basse.

Paul, Henri, Criquet et von Ruff touchaient la première dépendance de la case royale. Ils se mirent à plat ventre. Ils écoutèrent, quelques femmes chantaient. Ils rampèrent jusqu'à la *chambre* voisine, on n'y percevait aucun bruit.

— C'est un chaume d'algues, dit Henri en tâtant les parois; ne bougez pas, veillez, j'agirai.

Alors, avec la patience d'un Chinois miniaturiste, le fiancé de Catherine écarta les algues brin à brin, et finit par obtenir une légère ouverture. Il inspecta l'intérieur de la case par cette fissure. La case était pleine de silence et d'obscurité. Il élargit l'ouverture, y glissa la tête, écouta encore, puis il y engagea ses épaules et le reste du corps. Il était dans la place, la main prête à frapper, s'efforçant de discerner dans l'obscurité.

— Rien ! dit-il ; venez sans bruit, prenez garde d'être entendus.

— Ça, dit Criquet, en entrant le dernier dans la chambre, ça n'est pas un palais, c'est une souricière. La position est drôle. Surtout, von Ruff, parlez-en dans votre futur livre, si jamais vous l'écrivez !

— Mes amis, dit Henri à voix basse, ils vont conduire la sœur de notre cher Paul ici. Dès que nous les entendrons, nous nous élancerons.

— Tuons-les, observa Paul, c'est plus simple.

— Trop simple, fit Criquet.

— Oui, vous avez raison. Voici ce que je propose. Cette grande hutte n'est point un dédale, nous entendrons facilement les voix qui nous permettront de reconnaître l'endroit où nous devons nous poster. L'un de nous s'élancera, renversera tout obstacle.

— Moi, dit Paul.

— Bien, dit Henri ; un autre le suivra immédiatement et saisira notre amie.

— Vous, dit von Ruff.

— Merci, je saisirai mademoiselle Catherine, je l'enlèverai, je suivrai Paul ; von Ruff et Criquet me suivront.

— Non, moi je resterai pour dépister, répondit Criquet

— Seul ?

— Je n'en sais rien ; avec une négresse, s'il y a moyen. Nous verrons.

— Seul, tu te feras tuer.

— Moi ? pas si bête !

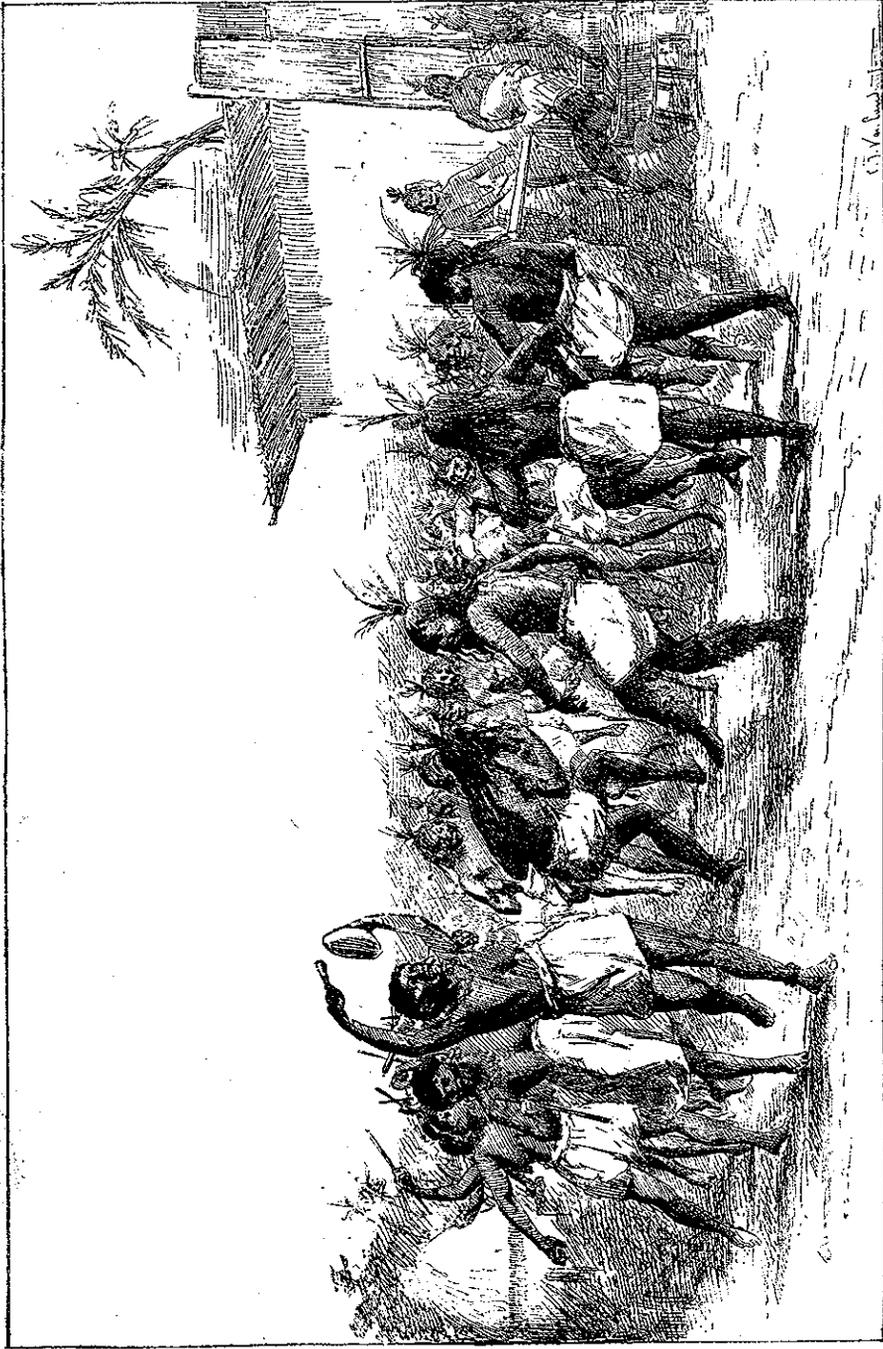
— Il faudrait tuer Calao.

— Sauvons d'abord votre sœur.

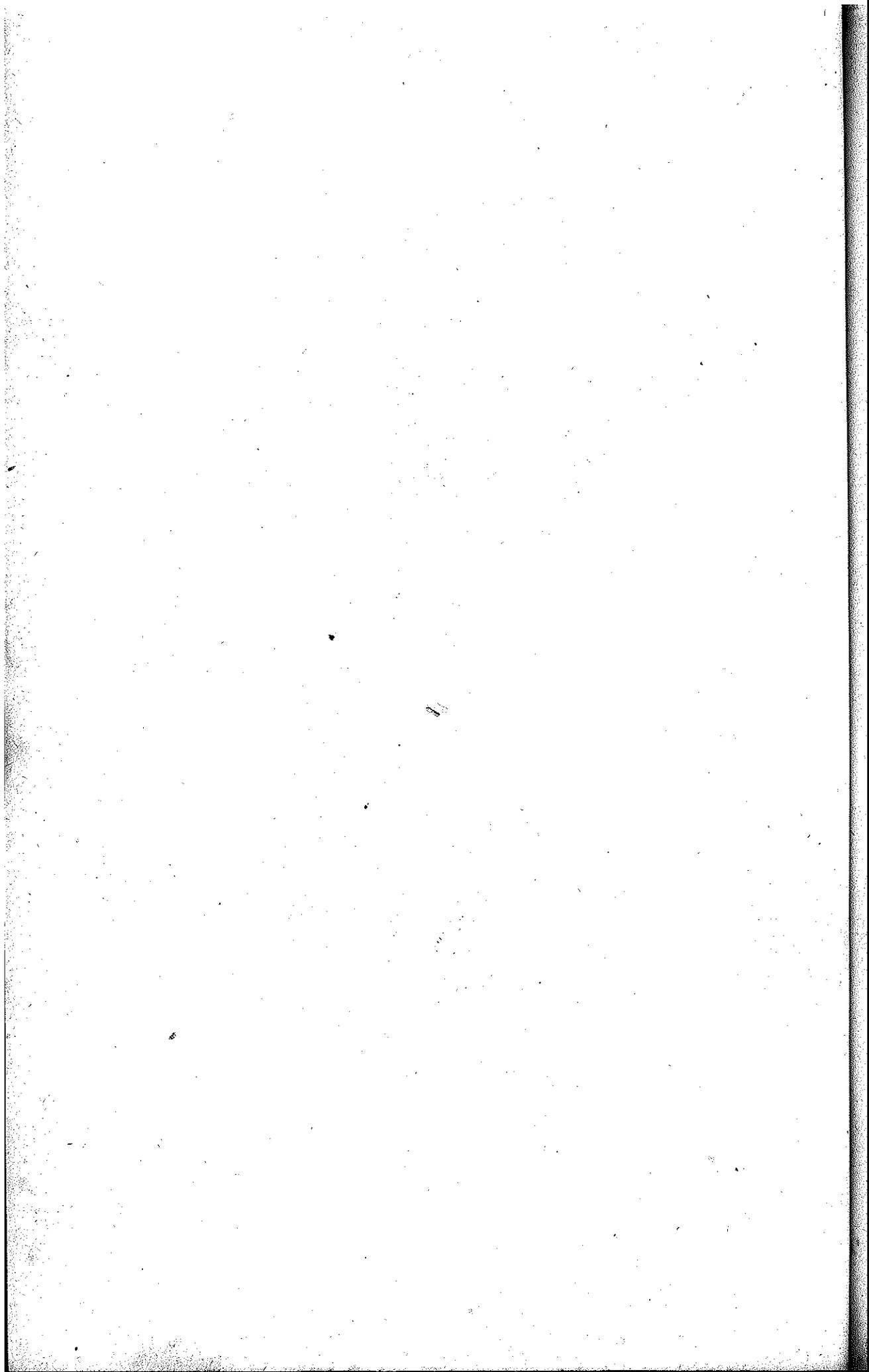
— Quand je devrais mourir dans ce maudit pays, je ne vivrai plus que pour nous venger.

— C'est le deuxième acte. Sauvons d'abord, nous vengerons ensuite.

— Oui, tu as toujours raison, tout dépend des circonstances. Soyons sages.



DANSE DES CHASSEURS D'ÉLÉPHANTS.



— Le calme est plus que la force, ajouta von Ruff. Je me permettrai de prier mon cher Tcherkoff de tout briser ici dans le plus grand silence possible.

— Je ne dirai pas un mot de trop, je n'en aurai pas le temps.

— Ne tuez que s'il le faut, et du calme, je ne saurais trop le répéter.

— Silence ! j'entends du bruit.

C'était Louma qui rentrait.

— Écoutez l'ignoble bête, fit Henri hors de lui ; il bave.

Louma se surexcitait en s'entretenant à haute voix de sa victime. Il allait et venait avec agitation d'une hutte à l'autre. Les quatre amis étaient à même de voir la plus grande partie de ses contorsions, de saisir presque toutes ses paroles.

De ce qu'ils virent, de ce qu'ils entendirent, ils conclurent ce qui suit :

Le crime s'accomplira dans la case-dôme du centre. Louma attendra dans la case de gauche, — en venant de la porte principale, — la préparation de la blanche par les négresses, esclaves et femmes qui se tenaient dans le compartiment faisant pendant à celui où Louma attendait. Nos amis se trouvaient ainsi n'avoir qu'une cloison entre eux et lui, une sorte de long couloir entre eux et la case-dôme et enfin tout aux plus deux chambres à traverser pour arriver à celle des femmes.

Henri eut un instant l'envie d'aller arracher la langue qui bavait d'ordurières paroles sur celle pour laquelle il donnait sa vie. Mais s'il était à peu près certain de se contenir, il craignait l'emportement du frère ; il prit le parti de s'éloigner et de rapprocher le plus possible de la demeure des femmes. Il pénétra presque aussitôt avec ses compagnons dans une grande pièce qu'il jugea contiguë à celle où elles étaient rassemblées. Les portes des différentes cases donnaient sur le dôme central. Toutes étaient en chaume ou en herbages séchés et n'offraient qu'une faible résistance ; quelques efforts patients suffisaient pour y pratiquer une ouverture.

— Ils viennent, dit d'une voix à peine intelligible Henri dont la main était agitée par un tremblement nerveux. Si j'ai bien compris les divagations de cet ignoble personnage, il s'écoulera un instant très court entre l'entrée de notre amie dans la case et l'arrivée du monstre qui se dispose à accomplir son forfait ; ce sera pour nous le moment d'une action décisive : tenons-nous prêts.

Catherine était portée dans la hutte qui faisait suite au corridor

d'entrée. Les négriers la déposaient à terre et se retiraient. Les négresses l'entourèrent aussitôt.

La sœur de Paul était toujours garrottée sur le fatal Y.

Elle épiait l'instant où elle pourrait se frapper mortellement. Les négresses, qu'épouvantaient les hurlements du monarque impatient, la saisirent et la livrèrent à sa merci.

L'étiquette d'une cour barbare est de toutes la plus rigide. Jamais, si bas que soit tombé l'homme, il ne l'enfreindra, au moins totalement.

Louma se cacha l'espace d'une minute environ, durant laquelle Catherine fut seule dans la case centrale.

Mais pendant cet espace de temps si court, ses défenseurs avaient accompli un véritable coup d'audace.

Prompt comme la foudre, Henri s'élançait, emportait Catherine et disparaissait.

Paul voulait rester, mais Criquet avait son idée.

— Filez ! filez ! s'écria-t-il en saisissant le turban qui ornait la tête de la jeune fille et en s'enveloppant avec le drap qu'il avait pris chez la vieille négresse. Partez donc ! insista-t-il en poussant vivement Paul par les épaules et en allant occuper la place où dix secondes auparavant Catherine était étendue.

Von Ruff n'avait pas perdu un seul instant son sang-froid ; il avait précédé Henri, et de ses deux mains plongées dans les parois de la case il avait fait une brèche qu'à l'aide de ses deux grands bras il avait ouverte comme deux rideaux.

Henri passa par l'ouverture tel qu'un fantôme, Paul et von Ruff avaient peine à le suivre. Aucun d'eux ne parlait.

Catherine était évanouie. Elle, que le malheur n'avait pu abattre, avait faibli au contact de celui qu'elle aimait. Il n'avait dit qu'un mot : Catherine ! Elle avait reconnu la voix, elle avait compris le long poème que contenait cette exclamation. Dans ce mot Henri avait mis son cœur, son âme, sa vie, son amour, ses souffrances, ses espérances, ses désespoirs, tout ce que depuis des mois il avait pensé d'elle et pour elle.

Ils allaient rapides comme l'air. Paul avait, à force d'efforts surhumains, fini par devancer son frère de quelques pas ; Susse et Laurent couraient en avant. Ils étaient à cent mètres du village. Ils allaient en droite ligne, en angle droit de la route qu'ils auraient suivie s'ils s'étaient dirigés vers leur refuge. Ils voulaient s'éloigner d'abord du village.

Paul tout à coup tressaillit, se baissa, puis bondit.

Dix coups de feu retentirent dans l'espace, dix balles sifflèrent aux oreilles des défenseurs de Catherine. Un flot de sang jaillit sur le visage d'Henri. Un cri de rage sortit de sa poitrine. Catherine était blessée.

Mais Paul était au milieu des hommes qui avaient tiré. Il avait levé une fois le bras et avait fait un cadavre. Il entendit le cri de son frère. Il pressentit un malheur.

— Fuis, dit-il, morte ou vive qu'ils ne l'aient pas. Von Ruff, suivez ! Ici je tue. Allez m'attendre au refuge.

Tout en parlant il tuait, trois fois en deux secondes il avait plongé son couteau dans des poitrines de négriers.

Un de ces soi-disant Arabes levait le sabre pour lui fendre la tête; comme un éclair, le couteau passa sous le bras menaçant; le sabre tomba la poignée la première. Paul, en voulant par un mouvement instinctif éviter le choc de l'arme, tendit le bras gauche; il toucha le sabre. L'idée de s'en emparer fut plus rapide encore que le mouvement. Il lâcha son couteau et saisit l'arme, un long sif arabe, sorte de *latte* de cuirassier. Alors commença un combat héroïque, un contre huit; deux négriers râlaient déjà.

Paul n'était plus un homme; c'était un lion, la foudre. Il sabrait, pointait, fendait, perforait, bondissait en frappant, paraît en se jetant sur le côté. Les négriers étaient un nombre de lâches, lui était une courageuse unité. Ils se défendaient pour ne pas être tués, et lui luttait pour les tuer, pour se venger, pour sauver des êtres chers. Il avait, lui, le courage de l'honneur, et eux n'avaient même pas l'honneur du courage. Ils reculaient en se défendant, c'était déjà la fuite; lui attaquait impétueusement, c'était déjà la victoire.

Un des négriers avait un revolver chargé à six coups. Il attendait pour agir que le terrible sabre le menaçât plus directement.

Paul frappait toujours; il venait de tuer le voisin de l'homme au revolver, celui-ci étendit le bras en cachette, pressa sur la détente, la balle se perdit dans l'air: un coup de « manchette », en seconde, avait abattu le poignet du négrier, le retour du moulinet avait entaillé le cou du lâche assaillant.

Paul se baissa, ramassa le revolver et des cinq coups restants tua ou blessa ceux des bandits qu'une fuite précipitée n'avait pu encore mettre hors de partie.

Quatre négriers fuyaient, six autres râlaient ou geignaient, hors de combat.

Notre héros avait reçu quelques blessures sans gravité, il n'avait plus d'ennemis à combattre, il reprit sa course vers le refuge où il croyait retrouver sa sœur et son frère.

Henri portait Catherine. Il allait aussi vite que peut aller un homme. Il se taisait.

Catherine était sortie de son évanouissement. Elle doutait de sa propre existence, elle doutait de la réalité. Elle se figurait morte et planant dans l'espace infini, vers la félicité éternelle. Elle gardait le silence pour ne pas mettre en fuite cette illusion ravissante. Elle perdait du sang par une blessure qu'une balle lui avait faite à l'épaule gauche; ce sang elle le sentait couler sur le visage de son bien-aimé et elle en était heureuse.

— Je le lui donne, murmurait-elle intérieurement, ce sang plein d'amour pour lui; puisse-t-il se mêler au sien, devenir une partie de lui même, faire qu'il soit à moi comme je suis à lui!

Henri lui aussi se taisait. Il buvait le sang précieux qui coulait sur son visage. Il sentait l'âme de sa bien-aimée le pénétrer jusqu'aux moelles.

Ces deux âmes d'élite qui s'aimaient ardemment, n'osaient pas s'en faire l'aveu réciproque. Henri sentait ses forces décuplées par le contact de sa fiancée; l'ardeur qu'il mettait à la soustraire aux dangers qui la menaçaient encore parlait plus haut que le plus brûlant des aveux.

Von Ruff suivait Henri; il admirait ce généreux et noble jeune homme emportant son cher fardeau; il pensait au saisissant tableau qu'un peintre de talent pourrait faire en reproduisant cette émouvante scène dont lui, savant, était l'unique témoin.

— J'avoue, disait-il, que l'amour influe puissamment sur les actions humaines. C'est un sentiment qui m'est inconnu, car je n'ai jusqu'ici aimé que l'étude et les livres. Lorsque je rentrerai en Europe, il faudra que je fasse connaissance avec ce sentiment-là, que je me mette à aimer sérieusement. Pourquoi pas? Il y a là une belle étude psychologique à faire. J'y songerai.

Von Ruff en était là de ses réflexions, lorsqu'il remarqua un gros de négriers lancés dans une direction telle qu'ils devaient couper leur retraite. Une idée guerrière lui traversa l'esprit.

— Cher comte de Simo, cria-t-il à Henri, sans être stratège, je crois faire chose sage en prenant un chemin différent du vôtre. Je veux établir deux pistes à partir de ce point, j'incline donc immédiatement vers ce bosquet où, je crois, je ne resterai pas inactif.

— Faites, mon cher ami, vous avez bien réfléchi et votre décision ne peut être que sage.

— Si vous pouviez attendre un instant ici, vous auriez chance d'éviter cette fâcheuse rencontre, ajouta-t-il en montrant les négriers.

— Oui, répliqua laconiquement Henri en déposant son précieux fardeau et en s'effaçant autant que possible.

Le savant obliquait par sauts successifs. En quelques minutes il fut non au bosquet indiqué, mais auprès de quelques arbustes situés à moins de cent mètres du village.

Le gros de négriers montés passa. Ils allaient — prudemment — au secours de ceux dont les coups de feu avaient jeté l'alarme. Ils prenaient le chemin qui leur semblait le meilleur, c'est-à-dire le moins dangereux pour eux. Le silence de la plaine les enhardit, ils prirent le galop modéré. C'est ainsi qu'ils passèrent entre Henri et von Ruff sans soupçonner leur présence. Après avoir dépassé la hauteur des dernières maisons, ils se déployèrent en tirailleurs et marchèrent au pas.

Calao était inquiet. Il avait entendu des coups de fusil. Il avait pu en distinguer le nombre.

— Ils sont dix là-bas, avait-il dit, je vais en envoyer vingt-cinq autres de renfort. Mais, quoi qu'il arrive, travaillons.

Il avait fait accélérer la distribution de son breuvage somnifère. Deux cents habitants du village étaient morts-ivres. Les lascars garrottaient tous ceux que l'ivresse paralysait. Cette besogne terminée, ils allaient de case en case, une corde d'une main, une écuelle de l'autre. Ils liaient ou soulaient, et souvent même la force leur suffisait.

Ils récoltaient des noirs. Ils ne s'inquiétaient plus de Louma ni de sa victime : ils faisaient leurs affaires.

Paul seul dans la plaine venait de s'arrêter, le cordon de tirailleurs devait fatalement lui barrer le chemin. Il réfléchissait. C'était folie que de lutter. Ils étaient vingt-cinq. Paul se blottit et attendit.

Le chef du détachement des négriers venait de donner un ordre à ses lascars. Ceux-ci se divisèrent en trois sections et allèrent aussitôt prendre position dans la plaine en formant une sorte de triangle dont la base était à cent mètres du village, Paul se trouvait en dehors de cette figure idéale.

Dix hommes, sur un ordre de Calao, se postèrent entre le bois et le milieu du village.